

Le sang fait son chemin

Larissa Corriveau

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83270ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, L. (2016). Le sang fait son chemin. *Les écrits*, (147), 137–140.

LARISSA CORRIVEAU

Le sang fait son chemin

Si le monde est monstrueux
 dans l'aveuglement de sa naissance
 l'Homme au centre de l'orage
 est un ruban qui danse

»

Nul besoin de paroles nos actes suffisent
 pour abattre
 les enfants les nourrices les chiens galeux
 si lointains qu'on les croit sacrés
 fous féroces d'un Dieu furieux
 ils jappent fort mais on les terre
 sous un déluge de rire
 ou dans le silence d'acier de l'eau claire des mers

Derrière le mur glacé des rives
 Palmyre s'endort
 de son sommeil de plomb
 Le soleil circulaire voudrait la pétrifier
 mais le sable est mouvant la matière l'inonde
 Palmyre s'effondre
 dans la moelle chaude inodore du désert
 Elle crache le sang de son blasphème
 sur des thorax trop jeunes trop beaux

trop vivants encore
pour ignorer les souffrances du corps

Mais ce sang fait son chemin
il traverse tout il descend
il se répand dans le ventre
De notre mère en flamme
Et dans cette flamme les cris ennemis
se mélangent se marient
s'écrasent se confondent
tandis que l'âme monte
au-delà de l'outrage
du flambeau nu de la chair

Ainsi va la vie
parfois le monde gronde
entre deux jours sereins
alors des gorges s'ouvrent
d'où la veille, au couchant,
s'élevait un chant
qui allégeait la marche laborieuse
d'un troupeau de chèvres joyeuses

»

Je vois des visages
comme le mien mais différents
ils chassent ils chantent faux
tandis que nous nous brisons
faute de nous comprendre
faute de nous faire
cet affront nécessaire

Je vois des visages
comme des créatures envieuses
ils traversent les heures
ils rompent un à un
les os de la pudeur
ils maudissent la bienveillance
ils attisent la haine des anges

Je vois des visages
aux fracassants discours
sans nom sans rêve
ils me disent parfaitement
ce que vous voudriez taire
voilà ce que je vois c'est tout
ce que je vois de vous

SP

Ce matin
un souvenir me suit
comme une ombre
dans une maison vide

C'est ma mère je la vois
sur le jour je le jure
je l'ai vue
elle peignait sur les murs
la fleur blanche
de son rire

Comme j'aimerais qu'elle entende
les démons terrestres
les tempêtes sonores

qui dansent sur les ruines
de ma mémoire

Mais son lait sucré
a pris un goût de terre
et malgré cette joie présente
je n'aurai plus jamais au cœur
ce jardin de verdure
et d'oiseaux rieurs

Ce matin
sans couverture sans vêtement sans honte
je jette la dernière pierre
sur tout le passé qui s'effondre

»

Dehors les loups
s'agitent et rôdent
Ma pensée joue
leur proie fuyante
La maison gémit
sous les assauts du vent
et tout autour
de ce foyer ardent
mon cœur attend
un matin tranquille
Sans parole
ni mouvement inutile
passe alors dans l'air
Le prélude de ce qu'il reste à faire.